

À répéter ton nom / J'en ai fait un oiseau

Récital poétique avec des poèmes de : Ali Podrimja, Din Mehmeti, Visar Zhiti

Regard sur la poésie modern albanaise-pour faire connaître un des points le plus fort de la culture de ce peuple, genre de Martiens étranges, dont on ignore presque tout.

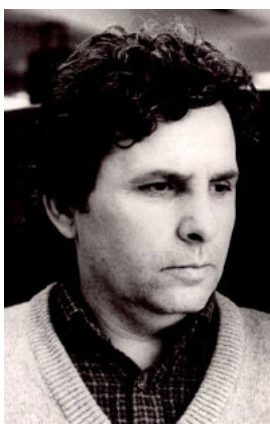
Ali Podrimja

Défaut de verbe

Cheyne Editeur

Traduit de l'albanais par Alexander Zotos

(A.Zotos est agrégé des lettres classiques. Il enseigne à l'Université Jean Monnet de St.-Etienne, tout en cultivant, come traducteur, l'albanais et le grec modern)



Né en 1942 à Gjakovë, Ali Podrimja est un des poètes majeurs de langue albanaise. Une anthologie, établie et présentée par Robert Elsie, est parue en 2000 aux Etats-Unis sous le titre de *Who will slay the wolf*. La même année, Cheyne a publié en édition bilingue "Défaut de verbe". Ali Podrimja est passé d'une bonne conscience réaliste et épique à une inspiration intimiste et critique, teintée d'ironie et de révolte (*Appels*, 1961 ; *les Mouchoirs des salutations*, 1963 ; *le Jeu sous le soleil*, 1967 ; *Jolie douleur*, 1967 ; *Sampo*, 1969 ; *le Torse*, 1971 ; *l'Ombre de la terre*, 1971 ; *le Verbe*, 1973 ; *Credo*, 1976 ; *l'Équilibre*, 1981 ; *Lum Lumi*, 1982 ; *Sourires dans la cage*, 1994 Beaucoup reconnaissent en lui le poète le plus marquant de la littérature albanaise contemporaine. Traduit dans plusieurs pays d'Europe, il a obtenu en Allemagne le prix Nikolaus Lenau pour l'année 1999.

Qui se fera la peau du loup

*Et le maître dit :
si tu croises ensemble
l'Albanais et le loup
égorge l'Albanais
et quand ce mot lui vint à l'oreille
l'Albanais sourit
et se roula une cigarette*

*si tu penses me tuer eh simplet
qui alors tuera le loup
pauvre troupeau"*

Din Mehmeti

Il est temps

Buchet-Chastel Editeur

Traduit de l'albanais par Elisabeth Chabuel.

(Poète, dramaturge et traductrice de littérature albanaise, E. Chabuel a traduit plusieurs romans, recueils des poésie, nouvelles etc.)



Din Mehmeti est né le 7 mai 1929 à Gjocaj dans la République de Kosove. Ses premiers poèmes sont publiés en 1949 dans une revue. Son premier recueil « Dans les bras du roc » sort en 1961. Une quinzaine d'autres suivent ensuite. Il est traduit dans de nombreuses langues et son nom figure dans toutes les anthologies de poésie albanaise. On peut dire que c'est un des poètes contemporains les plus marquant de la littérature Kosovare. Din Mehmeti est professeur de l'École supérieure de Gjakovê où il vit.

TON NOM

A répéter ton nom

J'en ai fait un oiseau

Mais l'attraper dans le ciel je ne sais pas

J'en ai fait une rose

Mais de la couper de mon âme je ne sais pas

J'en ai fait un feu

Mais l'éteindre dans la tourmente je ne sais pas

A répéter ton nom

J'en ai fait ma patrie

Car vivre sans toi, je ne sais pas.

Visar Zhiti

L'élégie des forêts

Traduit de l'albanais par Ardian Marashi

(A. Marashi a enseigné la littérature contemporaine à l'Université de Shkodra. A présent il dirige un centre culturel européen à Tirana.)



Visar Zhiti est né en 1952. Fils d'une famille de "déclassés politiques", Zhiti put néanmoins suivre des études supérieures de lettres albanaises. Passionné de poésie, il eut l'imprudence de publier un premier volume en 1973. Suite à un rapport dénonciateur, le jeune enseignant Zhiti fut arrêté à Kukes en plein cours de langue, en présence de ses petits élèves. Emprisonné en 1979, Zhiti restera en prison jusqu'à 1987, pour "avoir noirci la réalité socialiste, pour avoir lu des poètes décadents, et pour avoir lui-même écrit des poèmes décadents, pleins d'équivoques contre le parti et le guide". Auteur de *La mémoire de l'air* (1993) et d'une demi-douzaine d'autres volumes parus à ce jour, des prix nationaux et internationaux lui sont décernés

régulièrement. Ses oeuvres sont traduites dans plusieurs langues, notamment en italien, français, roumain. Il est diplomate à Rome.

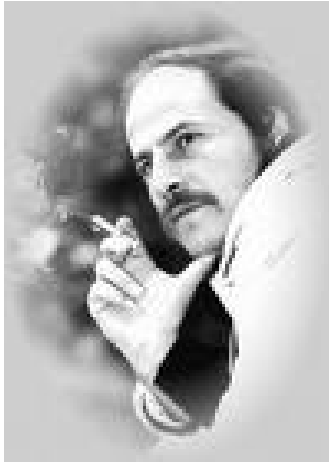
L'ÉLÉGIE DES FORÊTS

A rétréci la surface des forêts
et a augmenté la surface de la peur.
A rétréci la surface des forêts
il y a moins d'animaux de nos jours.
moins de courage et moins d'éclairs,
moins de beauté,
la lune aussi est dénudée
comme une jeune nymphe violée
et abandonnée.

A rétréci la surface des forêts,
la surface de la poésie, des soupirs,
le langage des feuilles disparaît
au profit du bavardage des hommes...

Arbër Ahmetaj

Arbër Ahmetaj, écrivain et pharmacien sédunois, est né au Tropoj, au Nord d'Albanie en 1965. Il y termine ses études secondaires pour étudier la pharmacie à l'UNI de Tirana. Durant ses études, il écrit pour différentes journaux littéraires et politiques, avant de travailler pour la



Télévision Publique Albanaise. En 1993 il entame une carrière de diplomate auprès du Ministère des Affaires Etrangères. Lors du renversement brutal du pouvoir politique en 1997, il se trouve dans une post diplomatique à Bucarest. Il résilie et s'installe en Suisse. Il a publié en langue albanaise des romans, recueils de récits, de poésies et des essais. Il est co-auteur du « *Le chameau dans la neige et autres récits de migrations* » (Edition En Bas). Son premier roman, traduit en français, est en quête d'éditeur.

Fragment du roman : « *Un laissé passe pour l'autre tombe* »

Nous faisons l'amour sans savoir ce que nous faisons. Dehors, le monde tumultueux des vents et des paroles ne cessait de nous observer, sans fermer l'œil. Pour nous, ses ragots et ses calomnies étaient aussi importants que le gazoduc Droujba pour ceux qui étaient morts de froid. On disait que, grâce à ce gazoduc, tout l'Est gelé serait chauffé. Quant à nous, nous n'en profiterions pas, car nous n'appartenions ni à l'Est ni à l'Ouest. Nous n'avions que notre amour, notre amour qui se moquait de tout le reste. Nous avons également le flic de notre quartier. Celui-ci s'était rendu compte que notre amour était quelque chose de rare, que ce n'était pas l'amour des grandes initiatives, mais un luxe petit-bourgeois que la loi ne l'autorisait pas à classer dans la catégorie des phénomènes nuisibles aux intérêts de la révolution. Nous faisons donc l'amour. Elle m'embrassait avec une ardeur dont aucune autre femme n'aurait été capable. Elle travaillait quelque part, dans une petite mairie du Nord. J'étais son seul repos. C'est ce qu'elle disait et je n'avais aucun raison pour ne pas la croire. Elle avait trouvé un déodorant dont elle se servait pour chasser l'odeur de moisi dont son corps s'imbibait pendant le temps qu'elle passait à son bureau. « Six jours loin de toi, disait-elle, ça suffit pour que mon sang se rouille ! » Moi, j'étais le papier émeri qui enlevait la rouille de son sang le septième jour de la semaine. Elle rajeunissait, brillante de propreté. Le dimanche, tard dans l'après-midi, elle repartait pour vieillir de six jours encore dans sa petite mairie du Nord. Six jours qui n'en finissaient pas, six jours jusqu'à samedi suivant où, l'après-midi, elle prenait un vieux train flou pour venir me rejoindre. Ainsi, nous avons été longtemps heureux. Un jour, tout à fait par hasard, elle m'a dit être tombée enceinte. Je n'en ai été nullement surpris, elle ne s'était jamais inquiétée de ne me voir prendre aucune précaution. « J'ai toujours eu mes règles comme prévu, m'a-t-elle dit, pourtant*

* En russe : L'Amitié (N.d.T.).

je suis certaine d'avoir au ventre une créature vivante, je la sens remuer. Ses mouvements me procurent du plaisir. J'en éprouve une sensation agréable, on dirait que mes viscères sont en train de faire une promenade dans une pinède. Tu ne peux pas t'imaginer comme c'est délicieux ! » Il est évident que je ne pouvais avoir aucune idée du plaisir qu'éprouveraient les viscères de quelqu'un à se promener dans une pinède.

J'ai dit à ma bien-aimée que la venue au monde de cet enfant me rendrait heureux, que nous occuper de lui serait le but de notre vie, que le rendre heureux nous donnerait la force de nous redresser face à l'échec ou, du moins, de ne pas nous avouer vaincus. L'échec est certes humain, c'est inévitable, mais la question est de ne pas s'avouer vaincu ! « Mon tendre philosophe ! » a dit ma bien-aimée en me sautant toute joyeuse au cou. Dans ses yeux, sur son visage j'ai vu glisser une lueur à peine verte, d'un charme angélique. Tard dans la nuit, embrasée par le feu que seuls nos cœurs savaient si bien allumer, elle a dit quelque chose de surprenant, d'inouï : « Depuis que je te connais, mes yeux ont commencé à changer de couleur: ils sont devenus verts. Je pense que c'est parce que je n'ai cessé de regarder tes pupilles avec une folle concentration. » – « Peut-être bien », lui ai-je répondu. Je n'ai pas fait très attention à ce détail, le mettant plutôt sur le compte d'une autosuggestion de sa part, mais aussi parce que, ma chambre étant mal éclairée, j'étais incapable de le vérifier avec certitude. Une semaine plus tard, j'ai remarqué que le rose de ses joues et de sa peau avait commencé à céder la place au vert. Après m'être assuré que ce phénomène n'était pas dû à quelque maladie, j'ai plaisanté en lui disant qu'elle ressemblait un peu à une prairie. Avant de me quitter, elle avait l'habitude de faire un brin de toilette devant ma glace écaillée. Elle utilisait du rimmel noir, un fond de teint rose et du rouge à lèvres naturel également rose. La dernière fois, bien qu'elle ait passé un bon moment devant la glace, elle n'a pas réussi à cacher le vert bleu de son visage. J'ai eu peur. Il me semblait qu'elle n'avait plus sous la peau des vaisseaux sanguins et des muscles, mais des poissons qui nageaient dans des étangs aux eaux claires au cœur d'une forêt. A quelque temps de là, ses nouvelles couleurs sont devenues si foncées que j'avais l'impression d'avoir dans les bras un bout de forêt, un arbre aux traits humains. Cela avait l'air d'autant plus vrai que les cris et les soupirs presque prosaïques qu'elle poussait pendant que nous faisons l'amour me rappelaient le gazouillement des oiseaux et autres bruits doux qu'on entend dans la forêt à la moindre brise. J'ai essayé de raisonner et me disant qu'une pareille illusion s'expliquait par le plaisir et le repos que me procurait sa présence et que seule une forêt avec des clairières vertes, des sources rafraîchissantes pouvait donner au voyageur assoiffé traversant, du lundi au samedi, le désert de la semaine.

Je ne l'ai plus revu pendant trois semaines. N'était-ce pas là une raison suffisante pour que, méfiant, je pense que quelque chose était arrivé à ma bien-aimée ? Je suis parti la retrouver dans le bourg du Nord où elle habitait. Une fois arrivé, j'ai remarqué que presque toutes les conversations tournaient autour d'une jeune fille qui était tombée enceinte et que sa famille avait mise à la porte. On parlait d'elle comme d'une putain, on la considérait comme le déshonneur de la commune, l'opprobre de toute la région. Je n'ai pas desserré les dents de peur de pousser des hurlements, j'ai avalé deux double genièvre dans une buvette sur le trottoir et j'ai couru à l'hôpital obstétrique et gynécologique. On m'a claqué au nez une porte

grillagée comme celle des dépôts de produits hautement toxiques dans les coopératives agricoles de chez nous : « Va-t'en, m'a-t-on dit avec dédain, elle est allée se cacher dans la forêt ! » Une idée m'a traversé l'esprit comme un coup de couteau : « Mon Dieu, me suis-je dit, elle a dû se suicider. » Et de partir dans la direction de la forêt. E de m'y engager en criant son nom. Je le criais si souvent que, si elle avait répondu, je ne l'aurais pas entendue ; puis, à un moment donné, je me suis effondré au pied d'un arbre pour éclater en sanglots et verser des larmes sauvages, qui jaillissaient de mon âme houleuse. Soudain, entre deux sanglots, j'ai entendu une voix. Ce n'était pas une voix humaine, mais une voix d'arbres, la voix de la forêt, une voix étrange, éplorée, verte. Bien qu'à genoux, je me suis traîné dans la direction de cette voix et voilà que, au milieu d'une clairière, j'ai aperçu ma bien-aimée toute verte et mi-nue, qui gémissait. Quand, toujours à genoux, je me suis approché d'elle, j'ai constaté quelque chose d'inimaginable : ma bien-aimée était en train d'accoucher, au prix d'ineffables souffrances, une... PLANTE ! Mais oui, une plante à la tige frêle, presque transparente, aux feuilles toutes petites et charnues en forme de cœur minuscule. Ses racines n'apparaissaient pas encore, alors que cinq de ses feuilles, attachées au même rameau, tels les doigts d'une seule main, essayaient de s'orienter vers le soleil. Ma bien-aimée geignait doucement, comme le fait un arbre sous la pluie fine. Je l'ai aidée à achever sa délivrance, et cela grâce aux connaissances que j'avais glanées en cachette dans un manuel de gynécologie interdit au grand public. Les racines de notre plante s'efforçaient de pénétrer dans le sol à travers l'herbe humide, tandis que sa tige commençait à s'épanouir sous les rayons tièdes du soleil. Nous l'avons entourée de nos corps en la regardant avec amour. Puis, presque à haute voix, je me suis demandé, plus que je n'ai demandé à ma bien-aimée, comment tout cela avait été possible. « C'est mieux comme ça, mon âme, m'a-t-elle répondu, les plantes poussent et vivent plus libres que les hommes. » Elle s'est endormie sur ma poitrine. Moi aussi, j'ai fermé les yeux. J'ai vu en rêve le flic de mon quartier. J'ai également entendu un cliquetis de menottes, de celles qu'on m'avait très souvent agitées sous le nez. Peu après le flic s'est transformé en chèvre et a voulu manger la pousse tendre de notre progéniture. D'un coup, moi-même, je me suis transformé en loup, un loup féroce aux yeux injectés de sang. J'ai planté mes dents dans le cou de la chèvre portant l'uniforme du flic de mon quartier. Les autorités officielles ne s'intéressaient qu'à la moisson : ayant semé le vent, elles récoltaient la tempête. Ensuite, l'hiver est arrivé, dont le froid mordant tenait tête victorieusement même au gazoduc Droujba, l'orgueil de l'Europe de l'Est. A mon réveil, j'avais froid, très froid. Je claquais des dents. Notre plante était déjà un jeune et bel arbre. J'ai réveillé ma bien-aimée et nous sommes partis dans je ne sais quelle direction, nous n'avons jamais su nous orienter entre est et ouest. Nous n'avions qu'un point de repère sur terre, notre créature à nous, que nous avons été contraints de laisser au cœur de la forêt et de la nuit...